

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

PRO·CHRISTO·SUMPSISTIS·SPIRITUALIS·MILITIAE

Septembre 1874.

No. 12.



BULLETTIN DE

PRO·PETRI·SEDE

ALLEGEDICT

UNION - ALLEGE

FIDELI·AC·VIRG·V·I

L'UNION - ALLEGE

GRATIA·MVR·IMPENSSIME·VOBIS·DILECTI·FILII·QVI·POSITO·GLADIO·QVEQ

SACRAMENTUM·ET·ARMA·LVCIS·AC·IUSTITIAE·FORTE·ET·GRATI·RECORDANDIS.

LECTURE·LACINE·DE·PICHA·L'UNION·ALLEGE·25·JAN·1873.

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Le " Bulletin " est mensuel.—Le jour de publication est fixé au 25 de chaque mois. L'abonnement est annuel et strictement payable d'avance :

Pour le Canada..... \$1.00
 Pour les Etats-Unis..... 1.50 (en or)
 Pour l'Etranger..... 2.00 (en or)

Prière d'adresser franc de port, tout ce qui regarde l'administration du journal, à Adolphe Ouimet, Editeur-Propriétaire du " Bulletin de l'Union-Allet, " Montréal, 22, Rue St. Gabriel.

AVIS AUX ABONNES.

Les personnes qui ont renvoyé le second numéro du " Bulletin " sont priées de vouloir bien nous renvoyer le premier numéro.

Nous avertissons aussi toutes les personnes qui ont reçu le premier et le second numéro, que leur nom étant entré dans nos livres, et qu'un laps de temps de quatre mois s'étant écoulé depuis la publication du premier numéro, nous ne recevrons pas le renvoi du troisième numéro sans en recevoir le montant d'une piastre, prix de l'abonnement d'un an.

Cette condition est de rigueur et aucune exception n'y sera faite.

ANNONCES.

" Le Casino de Montréal. "

Pour compléter l'aménagement de cette institution, les directeurs ont fait construire une annexe à la Salle de Billards, où les amateurs d'escrime, de boxe et de bâton, pourront s'en donner et en recevoir, à cœur joie.

Le maître d'armes donne des leçons tous les Lundis, Mercredis et Jedis de 8 à 11 heures : Le professeur de boxe, les Mardis, Jedis et Samedis aux mêmes heures.

Il faut être membre du Casino pour s'inscrire comme élève.

Les membres désireux de suivre les cours d'escrime et de boxe, devront s'entendre avec le professeur pour les conditions, qui sont des plus libérales.

ADMISSION AU CASINO—\$1.00 de droit d'entrée. \$1.00 de souscription annuelle—donnant droit de 9 heures A. M., à minuit, à deux salles de billards, à la chambre de nouvelles, aux salons de jeux et de conversation, au Piano et à la salle de tir.

Les Zouaves ne paient pas d'entrée, leur contribution annuelle est de \$2 et ils sont invités à se prevaloir de ces avantages exceptionnels.

Officiers du Casino pour l'année 1874.

MM. ALF. LA ROCQUE, JR., Président.

F. A. QUINN, Vice-Président.

MM. G. A. DROLET. } Administrateur.

NAP. ARCHAULT. }

G. BOVIN. }

L. PRÉVOST. }

P. C. DUPRENE. }

Membres du Comité.

M. MARTIN, Gérant.

ANNONCES.

ST. MICHAEL'S ASSOCIATION

FOR THE RELIEF OF PONTIFICAL ZOUAVES

PRESENTLY UNDER ARMS IN SPAIN

And Wherever, in the Future, they may be Fighting for the Holy Father, and for the Liberties of the Church.

EXECUTIVE COMMITTEE IN NEW YORK

JOHN D. KEILEY, JR., Chairman.

JOHN McANERNEY, JR., Recording Secretary.

HAROLD HENWOOD, Corresponding Secretary.

PATRICK FARRELLY, Treasurer.

The object of this Association is to afford aid to the wounded, or otherwise suffering, Pontifical Zouaves, and other Crusaders, who now are, or may hereafter be, in arms, under lawful authority, fighting for the liberties of the Pope, and of the Catholic Church.

Contributions, large or small, given as marks of sympathy for these armed Champions of Religion, will be gratefully received, and acknowledged, publicly or privately, according to request. They may be addressed to any of the Members of the Committee at

LOCK BOX 457, NEW-YORK CITY.

B. WOLFF

FABRICANT DE CHAINES D'OR

SPECIALITES

CHAINES DE ST. PIERRE

En or de \$20 ; En argent de \$5.00 et au-dessus

EPINGLE POUR CRAVATE

DITE DE ST. PIERRE

En or de \$2.50 ; En argent de \$1.00 et au-dessus

68 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

Conditions faciles pour le Commerce.

“Aime Dieu et va ton chemin”



Bulletin de l'Union-Allet

VOL I.

MONTREAL—25 SEPTEMBRE, 1874.

No. 12

SOMMAIRE.

1. IL Y A QUATRE ANS.
2. MONSEIGNEUR DE MERODE.
3. AU PINCIO LE 20 SEPTEMBRE 1870, (Suite).
4. EPISODE DE CASTELFIDARDO.

5. ECHOS DE ROME.
6. PETITES NOUVELLES.
7. DECES.—MARIAGES.—NAISSANCES.
8. ANNONCES.

IL Y A QUATRE ANS....

LE 20 ET EL 21 SEPTEMBRE 1870.

J'ai lu quelque part que Napoléon I, qui avait vu se lever tant de journées glorieuses, disait à ses généraux assemblés autour de lui que « le jour de sa première communion était le plus beau de sa vie. » En feuilletant un vieux livre, j'ai trouvé qu'un prisonnier politique, célèbre dans l'histoire, s'écriait devant une nombreuse réunion d'amis : « Quand je vivrais trois siècles, je n'oublierai jamais le jour où des soldats vinrent me prendre pour me conduire dans de sombres cachots. » Ainsi il est dans la vie humaine de ces moments, de ces jours que l'on n'oublie jamais. Comme le soldat devenu vieux conserve toujours la marque des blessures qu'il a reçues sur les champs de bataille, de même nous conservons les vives émotions du jeune âge, ces circonstances à jamais mémorables qui ne nous laissent qu'avec la vie. Tous nous avons « un plus beau jour » dans le pèlerinage que nous faisons ici-bas, comme aussi nous avons tous « un jour lugubre » qui nous a frappés plus que les autres : il y a de ces souvenirs qui ne s'exhalent qu'avec le dernier souffle.

Le prisonnier politique avait son souvenir ; le héros d'Austerlitz n'a jamais oublié le jour de sa première communion : les soldats de Pie IX, les Zouaves pontificaux n'oublieront jamais, non plus, le jour et le lendemain de la prise de Rome.

Oh ! oui, nous nous les rappelons, ces jours. Il y a quatre ans de cela, et, nous le disons souvent, « c'est toujours aujourd'hui. »

Il y avait déjà une dizaine de jours que Cadorna et Bixio, les deux principaux généraux des armées piémontaises, entouraient les murs de la Ville Sainte. Les soldats de Pie IX avaient abandonné leurs quartiers, couchaient sur le pavé des places publiques et se tenaient prêts à répondre aux attaques de l'ennemi ; nous dormions bien, quoique notre lit ne fût pas de duvet. Nous étions tous dispersés ; à chaque porte de Rome, il y avait une couple de compagnies. La compagnie dont je faisais partie, la cinquième du trois, stationnait sur la place Colonne.

Et nous attendions avec une impatience fébrile le moment où

il nous serait donné de voler au combat. Ce moment ne se fit pas attendre. Depuis environ deux jours, nous entendions les premiers coups de canon et le brave sergent Daniel Shea et trois autres jeunes zouaves avaient déjà reçu de glorieuses blessures au pied de la colline de Monte-Mario. Le 19 septembre, vers 10 heures de l'avant midi, un ordre de la place nous annonça que notre compagnie devait se porter à la porte de St. Jean de Latran. Nous partîmes donc la joie dans le cœur, sous le commandement du bon vieux capitaine Thalmann. En arrivant à St. Jean de Latran, nous commençâmes à creuser des fossés et à fixer sur les murs des sacs remplis de sable. Notre travail dura tout le reste de la journée.

Vers six heures de l'après-midi, nous vîmes arriver à la *Santa Scala*, notre Saint Père le Pape. Il était escorté de la Garde noble. Après une courte prière faite au pied de l'escalier que monta son Divin modèle, Pie IX sortit de la chapelle et, nous apercevant, il se tourna vers nous et nous donna sa bénédiction. Et il s'éloigna.

Nous regardâmes pendant longtemps le char qui emportait le Pontife-Roi.

Nous fîmes alors la réflexion que c'était peut-être la dernière fois que nous le voyions. Cependant nous étions heureux : il nous avait bénis.

Le soir venu, les clairons sonnèrent l'extinction des feux et, à dix heures, tout le monde était endormi. Deux zouaves seulement, deux sous-officiers canadiens veillaient encore. Ils étaient assis auprès d'un feu et causaient un peu de tout, du pays, de leurs bonnes mères qui, peut-être, à ce moment, veillaient aussi et adressaient au ciel des prières pour leurs enfants absents. Tout était tranquille : on voyait en dehors des murs, les lumières que l'armée ennemie avait allumées de distance en distance. En regardant ces lumières, D* dit à son ami B* :

—Je crois, mon cher B*, que les *bersaglieri* du *galantuomo* commenceront demain à nous lancer leurs grenades.

—Tant mieux, répondit B*, le plus tôt nous nous battons, le mieux ce sera. Je brûle du désir de voir la fumée des batailles ;

j'ai hâte d'entendre le bruit des canons. Crois-tu, D*, qu'ils soient bien nombreux, les soldats de l'armée de Victor ?

— Environ une soixantaine de mille.

— Mais que feront les troupes pontificales contre un nombre aussi considérable ? Il ne faut pas oublier que l'effectif de notre petite armée ne s'élève qu'à dix mille hommes, et encore.....

— Sois tranquille, mon bon ! Ils sont dix contre un, mais nous avons pour nous la justice et la vérité, et la justice et la vérité triomphent toujours.

— A propos, D*, si nous nous battons demain, il faut songer un peu à nos petites affaires. Qui sait si la balle d'un *bersagliere* ne viendra pas t'atteindre en pleine poitrine ?

— C'est vrai, faisons notre testament ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Et les deux sous-officiers commencèrent à faire cet acte solennel. La circonstance était bien triste, mais ils surent y mettre un peu de gaieté et tout alla bien.

— Si je meurs demain, dit B* à son compagnon, n'oublie pas, quand tu seras retourné au Canada, de faire savoir à ma vieille mère que je suis tombé en catholique romain et que j'ai pensé à elle jusqu'à mon dernier soupir.

— Je ferai tout ce que tu me demandes et, advenant le cas où la mort me préférerait à toi, veuille bien me rendre le même service.

— As-tu jamais songé, D*, à toute la dignité qu'il y a à servir l'Eglise du Christ, à combattre pour sa cause ?

— Oui, j'y ai pensé souvent. Il est beau, en effet, de traverser les mers pour venir ici offrir son sang pour la défense d'un principe si grand et si noble.

Enfin, ces deux amis s'endormirent—leur sommeil fut agité. B* fit un rêve dans lequel il fut témoin de scènes sanglantes. Il vit des choses affreuses et quand l'heure du réveil sonna, il était encore sous l'effet de ce terrible cauchemar.

La nuit avait fait place au jour : il était quatre heures et demie du matin. Toute la cinquième était sur pied. Nous buvions gaiement notre *quart* de café et nous disions mille et une blagues sur le compte des Piémontais, quand soudain, vers 5 heures, un coup de canon se fit entendre et nous vîmes un boulet labourer la place Saint Jean de Latran et aller frapper contre les solides piliers de la vieille basilique : c'était le signal de la bataille.

Nous courûmes à nos *remington*. Le feu fut alors ouvert par les Piémontais. Une fumée épaisse nous environna. Nous étions attaqués par trois batteries d'artillerie qui ne ménageaient ni leurs grenades ni leurs bombes. Les projectiles tombaient dru comme grêle sur les marches de l'ancienne église. Nos artilleurs, en nombre infime, répondaient comme ils le pouvaient aux canons ennemis.

Vers neuf heures, la porte Saint-Jean prit en feu. Le colonel de Charette donna le premier l'exemple, et, armé d'un seau d'eau, il monta sur une échelle et travailla à éteindre l'élément destructeur. Le sergent-major Desilets, et les caporaux St.-Laurent et Blanchard, suivirent notre brave commandant. Et pendant que la mitraille pleuvait à leur côté, ces soldats dévoués, firent tout en leur pouvoir pour maîtriser l'incendie. Mais il leur fallut céder, malgré leur courage.

Le bombardement de la ville continuait toujours. Nous n'entendions plus le bruit du canon—nous étions devenus sourds—mais nous voyions les boulets tomber à quelques pas de nous. La porte était à moitié consumée par les flammes.

A dix heures et demie, nous vîmes le drapeau blanc flotter sur le dôme de l'église de Saint-Pierre. A la vue de ce drapeau, nos cœurs se serrèrent : c'était le signal de la capitulation Pie IX, voyant qu'il nous était impossible de lutter plus longtemps contre des forces dix fois supérieures aux nôtres, avait fait hisser lui-même le drapeau blanc.

Notre Saint Père le Pape ne voulait pas une effusion de sang inutile. La veille de la prise de Rome, le 19 septembre, il avait écrit au général Kanzler : « J'ai le devoir d'ordonner que la « défense nationale consiste uniquement en une protestation pro- « pre à constater la violence. Et qu'elle n'aille pas audelà ; « qu'on ouvre des pourparlers pour la reddition aussitôt que « la brèche sera faite. Dans ce moment où l'Europe entière « déplore que de nombreuses victimes soient tombées dans une « guerre entre deux grandes nations, qu'il ne soit pas dit, que « le vicaire de Jésus-Christ, injustement attaqué, ait consenti à « une grande effusion de sang. Notre cause est celle de Dieu, « et nous remettons en ses mains toute notre défense. »

Rome était rendue ; le clairon sonnait *cessez le feu !* et quelques minutes après, un officier d'Etat major piémontais se présenta pour demander de la part du général Angioletti, quelle raison on avait de faire cesser le feu. M. de Charette, après l'avoir informé qu'on était à traiter de la reddition de la place ajouta avec humeur ; « Dites à votre général que si ses troupes font un pas en avant, nous faisons feu dessus. » Personne ne bougea.

Deux heures après, dit le Sergent-Major G. D., dans une lettre publiée dans « Nos Croisés, » deux heures après nous disions adieu à nos chères murailles, et à la Basilique St. Jean que nous laissons criblée de boulets sans avoir pu la venger. Et nous prenions tristement le chemin de la place St. Pierre.

Inutile de raconter ici ce que les Zouaves Pontificaux eurent à souffrir en se rendant à la Place St. Pierre ; on les accabla d'injures grossières tout le long du chemin.

Le lendemain, à dix heures de l'avant-midi, on annonça que nous allions quitter Rome. Nous empruntions à « Nos Croisés, » ouvrage paru quelques mois après notre arrivée, le récit de de notre départ de la Ville Eternelle :

« Les premiers corps s'étaient déjà ébranlés ; les carabiniers étrangers, la légion romaine, laissaient la place pour se rendre à la porte Angelica qu'ils devaient franchir pour la dernière fois. C'était le tour des Zouaves de prendre place dans le lugubre défilé. Vont-ils partir sans revoir au moins un instant Celui qu'ils sont venus servir de tous les points de l'univers ? Les médecins du St. Père, connaissant son amour de prédilection pour cette expression vivante de la foi de tous les peuples et craignant pour Lui les suites d'une trop violente émotion, stationnaient dans son antichambre pour empêcher les bruits du dehors de parvenir jusqu'à lui ; mais un cri du cœur se fait entendre et se répète dans tous les rangs : « Nous voulons voir Pie IX ! » Le général Kanzler pénètre chez le St. Père et l'instruit de ce qui se passe. Aussitôt, le doux Pontife se lève et ouvrant sa fenêtre, il tend les bras vers le ciel en prononçant les paroles de la grande bénédiction ; « *Benedictio Dei Omnipotentis, etc.* » Au même instant, le Colonel Allet tire son épée. « Mes enfants, » s'écrie-t-il, et un sanglot lui coupant la voix, il ne peut qu'ajouter « Vive Pie IX ! » Cette suprême protestation de fidélité, ce brûlant élan d'amour trouva son écho dans les cœurs de tous ces ardents jeunes chrétiens ; l'enthousiasme des jours meilleurs se réveilla encore au nom, à la vue

de l'Immortel Pontife et une immense acclamation alla montrer aux envahisseurs que, même dans sa captivité, Pie IX restait roi, et qu'il pouvait compter sur l'univers catholique, représenté par ce qu'il y avait de plus noble, de plus dévoué. A ce spectacle, l'auguste prisonnier sentit son cœur défaillir, et il tomba évanoui entre les bras de ceux qui l'accompagnaient.

« Tout émus de cette scène, les braves soldats de l'Eglise reprirent leur marche interrompue, l'âme consolée et pleine de force. Arrivés à la porte St. Pancrace, ils rencontrèrent les troupes piémontaises qui s'étaient rendues pour leur rendre les honneurs de la guerre. Ce fut un beau spectacle que cette poignée de jeunes gens vaincus, mais par l'obéissance au devoir, défilant, au son des fanfares, devant un ennemi dix fois supérieur en nombre. Les journaux italiens ont remarqués que les Zouaves passèrent la tête haute et le regard plein de fierté. Certes, ils en avaient le droit : la présence de ces quatre-vingt mille piémontais, ne témoignait-elle pas hautement de leur valeur et du respect qu'ils inspiraient, puisqu'on n'avait pas cru pouvoir les vaincre avec un moindre déploiement de forces. Aussi les rôles semblaient intervertis : pas un italien qui soulevait le regard d'un zouave ; pas un zouave qui sourcillait en face des coupables envahisseurs. »

MGR. DE MERODE.

Nous aurions voulu donner avant aujourd'hui les lignes qui suivent. Quoiqu'il soit un peu tard, nous ne pouvons omettre de consigner dans notre *Bulletin*, une notice sur la vie de Mgr. de Mérode, de cet homme qui fut la cause première de l'existence du régiment des Zouaves Pontificaux. C'est de Mérode qui a amené auprès du Pape Lamoricière, et c'est Lamoricière qui a créé et formé notre régiment.

François-Xavier-Marie-Frédéric, comte de Mérode, appartenait à une des plus nobles familles de l'Europe, illustre par ses alliances princières et royales, illustre par les immenses services rendus à son pays, illustre par ses relations avec les sommités littéraires et politiques, mais illustre surtout par son attachement à l'Eglise. Son père fut littéralement le père de son pays et un des fondateurs du royaume de Belgique.

François-Xavier naquit à Bruxelles le 20 mars 1820 ; il entra d'abord dans la carrière des armes, qui ne fut pas pour lui sans gloire, surtout en Algérie.

Poussé par la grâce à un état plus parfait, il rentra dans l'état ecclésiastique, se consacrant à Dieu sans réserve et se sacrifiant lui-même avec autant de générosité qu'il sacrifiait le monde.

Attiré par tout ce qu'il entendait dire du Pape qui occupait et occupe encore la Chaire de Saint Pierre, il vint à Rome en 1847, dans le fort de la crise révolutionnaire.

Il se consacra au service du Saint-Père, non-seulement avec la fidélité d'un sujet, mais encore avec toute l'ardeur d'un fils affectueux, et à partir de ce moment il ne se sépara jamais de Pie IX.

Comme prélat domestique et chanoine de St.-Pierre, il était le témoin et le compagnon de la vie intime du Pape.

Nommé ministre des armes au moment le plus menaçant, il remua ciel et terre pour se procurer tous les moyens de défense que le faible peut espérer opposer à la force brutale ; c'est alors qu'il appela Lamoricière, le plus noble et le plus brave soldat de la France ; avec son secours, il réorganisa la petite armée pontificale, que la malice et la stupidité d'un certain parti appelait

« une armée de mercenaires, » et qui cependant était composée de légions de nobles comme on n'en avait jamais autant réunis sous le même drapeau.

« Une centaine de ducs, de marquis, de comtes, trois ou quatre cents gentilhommes de lignée, disait un jour l'illustre défunt, ont pris le havresac, marchent sous un soleil brûlant, couchent sur la dure, se nourrissent comme le plus pauvre peuple, quoi qu'ils soient habitués à la vie la plus recherchée ; et ils font cela pour cinq sous par jour qu'ils refusent d'accepter. Or, ce sont ces jeunes gens, prêts à donner leur sang pour la cause qu'ils ont embrassée, qu'on a eu l'audace d'appeler mercenaires. »

En 1858 et 1859, Mgr. de Mérode aperçut le péril qui croisait de plus en plus ; il employa tous les moyens pour l'écartier.

Si son devoir et son caractère sacré le retenait à Rome, son cœur était dans l'Ombrie et dans les Marches, lorsque les Piémontais, contre tout droit des gens et contrairement à toute loi de nation civilisée, envahirent avec une armée de 60,000 hommes, le territoire Pontifical défendu par 10,000 volontaires.

Napoléon III qui avait dit, à Chambéry, aux généraux piémontais : « Faites vite, et je vous recommande Lamoricière, » écrivait en même temps au duc de Grammont, son ambassadeur à Rome : « Si les Piémontais tentent une invasion, je m'y oppose. »

La dépêche était entre les mains de Mgr. de Mérode, et il est inutile de rappeler ici le dialogue qui eût lieu entre lui et l'ambassadeur français. L'histoire l'a enregistré. Ces deux hommes étaient aux antipodes de la conscience et de l'honneur bien compris.

Plus tard, Mgr. de Mérode se retira du ministère de la guerre, dont les fonctions étaient devenues pour lui une tâche trop amère, et accepta une fonction plus en harmonie avec la générosité de son cœur, celle de grand-aumônier du Pape ; puis il fut sacré évêque et nommé archevêque de Métylène.

La charge d'aumônier était bien celle qui convenait davantage à Mgr. de Mérode, puisque toute sa vie avait été une suite d'actes de charité ; le but que se proposa toujours le défunt prélat n'était pas seulement de faire le bien, mais encore de le faire avec discrétion.

La prison des Femmes, les Ecoles des Orphelins, les Zaccoletti, les Ecoles Pies, les fermes-modèles de la Vigna-Pia, furent plus particulièrement les institutions où brillèrent avec le plus d'éclat et sa prudente charité et son zèle toujours prudent.

Pie IX ne pouvait choisir un interprète plus sûr et plus apte de ses intentions charitables, et Mgr. de Mérode ne pouvait servir un meilleur maître et ami.

Pour toutes les institutions qu'il dirigea, le regretté prélat sut toujours employer les meilleurs moyens et les hommes les plus capables.

Quand il ne trouvait pas à Rome ce qu'il lui fallait, il le faisait venir de France ou de Belgique.

Lorsque des obstacles se présentaient, il trouvait le levier pour les soulever ; lorsqu'un secours était nécessaire, il était prompt à l'accorder.

Une piété profonde, une vie simple, modeste, et austère, libre de toute vanité, grande culture d'esprit, protection sage et généreuse et science archéologique tels sont les traits caractéristiques de cet illustre prélat, qui savait aussi par ses manières affables s'attirer l'affection de tous ceux qui étaient en rapport avec lui.

On l'a dit trop ardent et enthousiaste ; mais est-ce que les

saints auraient jamais pu faire ce qu'ils ont fait sans ces qualités ? Il n'a jamais été accusé d'être un *Libéral*.

Il aimait les *libéralités*, mais détestait le *libéralisme*.

Son affection et son amour pour l'Eglise tenaient du culte.

Ses idées politiques ne furent pas toujours pratiquées par tous les amis de Sa Sainteté, mais tous rendaient hommage à sa sincérité et à son désintéressement.

Vaillant et généreux, il pensait que la croix à la main il pouvait traverser les steppes empoisonnées de la politique comme un escadron de cavalerie traverse un champ de bataille.

Peut-être avait-il raison.

Si c'est une illusion, elle ne manque ni de noblesse ni de générosité.

Quelques semaines avant sa mort, la Providence lui accorda la consolation de la découverte d'une Basilique de la primitive Eglise qu'il rendit après tant de siècles, au culte public ; et puis un mois avant sa dernière heure, il conduisait lui-même en qualité de *cicerone*, les pèlerins américains sous les voûtes antiques du temple de nos pères dans la foi, et laissait dans le cœur de nos amis des Etats-Unis, les sentiments de la plus vive reconnaissance pour son hospitalité si chrétienne et si délicate. Il mourut de la mort des saints, plein de foi et d'espérance.

Pie IX lui fit visite à son lit de mort ; ce furent les sacrements de l'Eglise, la dernière consolation qu'il goûta sur la terre.

Sa mort fut un coup douloureux au cœur de Pie IX, qui a perdu en lui un de ses meilleurs amis ; mais la douleur du bon Pontife sera tempérée par la pensée que l'affection de son fidèle serviteur ne s'est pas refroidie avec son sang dans la tombe. L'âme pure et noble de François-Xavier de Mérode continuera à prier pour son ancien maître, pour Pie IX, le palladium de nos espérances et notre seule consolation et notre unique support dans cette tempête de maux déchainée sur les sociétés.

C'est dans la nuit du 10 au 11 juillet, qu'il succomba aux atteintes d'une pneumonie ; il n'était âgé que de 55 ans.

Comme fondateur de l'armée Pontificale, Mgr. de Mérode a un droit spécial aux prières et aux suffrages de l'Union-Allet.

R. I. P.

AU PINCIO, LE 20 SEPTEMBRE 1870.

(Suite.)

Il nous était désormais démontré d'une manière malheureusement trop évidente que nous n'étions pas assez abrités pour pouvoir lutter avec quelque chance de succès contre une batterie ennemie parfaitement installée. Aussi, le désir de venger nos vaillants chefs et l'espoir de venir en aide à nos camarades de la Porte Pia, en opérant une diversion de notre côté, furent les seuls mobiles qui purent nous déterminer à reprendre l'offensive. Nous ne nous faisons aucune illusion sur ce qui allait arriver. En effet, à peine avions-nous lancé deux obus sur nos adversaires, que leurs projectiles venaient achever de démolir autour de nous, la muraille, notre unique abri. Nous n'en continuions pas moins notre besogne, cependant, habitués que nous étions, désormais, à tout ce fracas et nos braves conscrits n'en perdaient pas un coup de fusil, à telle enseigne que le caporal Mécelle dut recommencer sa périlleuse excursion à la Villa Mediceis pour aller leur chercher un sacroît de munitions. Le zouave Claudot, dont il a été fait mention plus haut, avait repris son poste au canon et, quatre ou cinq fois déjà il avait exécuté le feu au com-

mandement du maréchal ; lorsque, tout-à-coup, au moment où il se trouvait encore dans la position du serviteur qui se prépare à faire feu, un projectile ennemi lui passa entre les jambes, le blessant grièvement et mettant en lambeaux son large pantalon de zouave. Il tomba dans les bras du sergent major, qui se trouvait derrière lui, ayant repris le service de l'écouvillon. On fit transporter immédiatement à l'ambulance ce brave camarade qui réagissait de toute son énergie contre la douleur, mais qui, en dépit de ses efforts, faiblissait visiblement.

L'obus qui nous causait cette perte douloureuse avait effleuré notre pièce et il était évident que si celle-ci demeurait en cette position quelques minutes de plus, elle serait infailliblement démontée par le tir de nos adversaires. Le maréchal exposa en quelques mots cette situation aux sous-officiers de la Compagnie et il les engagea à transporter la pièce derrière le bastion de la brèche, afin de pouvoir recevoir par une décharge à mitraille toute colonne qui tenterait l'assaut, tout en étant mieux abrités que par le parapet.

Son avis fut un ordre pour nous, et il fut bientôt mis à exécution.

Mais hélas ! à peine avions-nous pris ces dernières mesures, qu'un immense fracas se fit entendre vers notre droite. Tous les regards se portèrent dans cette direction, où s'élevait un épais nuage de poussière : un grand pan de muraille s'étendant de la Porte Pia à la porte Salara, céda enfin au feu des 80 canons tonnant contre lui depuis 5 heures du matin et il venait de s'écrouler, ouvrant ainsi à l'ennemi une immense brèche assez large pour livrer passage à 4 ou 5 compagnies marchant en bataille. Quelques instants après, une colonne de bersaglieri débouchait derrière l'orangerie et se dirigeait au pas gymnastique vers la porte Salara. Nos tirailleurs lui firent la conduite à coups de fusil jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans les bosquets ; puis, restant sur la défensive, nous attendîmes les événements.

Nous nous attendions à recevoir d'un moment à l'autre, l'ordre de nous porter à l'endroit le plus menacé dont nous étions les proches voisins, afin d'y aider à l'organisation d'une résistance acharnée ; car il ne venait à l'esprit d'aucun d'entre nous qu'on pût capituler avec de tels ennemis, et abandonner la défense du boulevard de la chrétienté tant qu'il nous resterait une cartouche et une carabine ; mais la sagesse et la paternelle bonté du St. Père en avaient décidé autrement. Aussi, au moment où nous pensions voir arriver une estafette, nous vîmes paraître une escouade de gendarmes pontificaux porteurs d'un ordre de la place, nous ordonnant de cesser le feu et de laisser arborer sur les murs le pavillon parlementaire.

Ce fut un dur moment que celui-là ! Chaque note du clairon sonnait le : *cessez le feu* retentissait lugubrement dans toutes nos poitrines et chacun contemplant avec une stupeur mêlée de colère et d'indignation, le drapeau blanc flottant sur les débris de notre muraille. Si, jusque là, nous n'avions pu entretenir l'espoir d'assurer, avec notre poignée d'hommes, le salut de notre sainte cause, il restait, au moins, au cœur de tous la ferme détermination de mourir pour la sainte religion dont nous avions l'honneur d'être les défenseurs. Les premiers, et sous nos yeux, nos vaillants chefs avaient frayé la voie du sacrifice, et cette voie où tous nous aurions voulu les suivre, voilà qu'elle nous était subitement fermée ! Dieu n'avait voulu accepter parmi nous que le sang le plus pur et le plus généreux pour protester contre le sacrilège attentat accompli envers son Eglise.

Il fallut nous résigner à la volonté divine et nous montrer jusqu'à la fin soumis aux ordres de nos supérieurs.

Nous n'entreprendrons pas de raconter la suite des événements malheureux qui suivirent la capitulation de Rome et qui nous furent communs avec tous ceux de nos camarades qui, comme nous, furent faits prisonniers sous les murs de la ville.

Conduits désarmés à travers la ville envahie par une populace immonde, effrénée, féroce, en butte à toutes les injures, les vilénies, les infâmies, les mauvais traitements de ces bandits poltrons qui recouvraient enfin leur audace devant des ennemis, désarmés nous fûmes parqués comme des animaux immondes dans les cours de couvents ou de bâtiments publics sans nourriture ni couvert, conduits de là, dans des wagons à bestiaux, à Civitta Vecchia, où enfin on procéda à notre rapatriement par nationalité.

Mais à l'immense douleur de quitter Rome et le St. Père à la merci des implacables ennemis de la foi, s'ajoutait, pour les zouaves des *Subsistants*, une cruelle incertitude sur le sort de leurs chers officiers.

Tous les efforts furent tentés pour obtenir quelques renseignements sur leur compte, mais ces efforts n'obtinrent aucun résultat. Avec l'audace insouciant qui le caractérise, le sous-lieutenant Ménétrier alla même jusqu'à se permettre une tournée d'exploration dans Rome, en uniforme d'officier et en compagnie d'un officier italien qu'il avait su amadouer ; mais il nous revint sans pouvoir nous donner aucun des renseignements tant désirés.

Un seul des nôtres fut plus heureux, et c'est grâce à lui que nous fûmes, un peu plus tard, édifiés sur le sort de nos officiers et de nos compagnons blessés. Ce camarade privilégié fut notre jeune aide-major, dont nous avons parlé plus haut. La nature de ses fonctions le retint aux ambulances, quelques jours encore après la capitulation, et lui procura la consolation de prodiguer ses soins à nos chers blessés. Aussi, dès qu'il nous rejoignit, comme il fut étonné, ce cher Docteur, et avec quelle avidité nous recueillîmes son récit !

« Je fus mandé, nous dit-il, dans la matinée du 20 Sbre. et au plus fort du combat, à l'ambulance provisoire des sœurs réparatrices, où déjà agissaient quelques-uns de nos bons camarades. Je reconnus entre autres, le sergent Crombé qui avait eu le poumon gauche percé de part en part. La balle entrée au côté gauche de la poitrine, lui était sortie sous l'omoplate, lui faisant, dans son mouvement de rotation une énorme plaie béante. Mais le brave soldat ne se laissait pas abattre pour si peu. Il s'amusa même du sifflement aigu qui produisait, à chacune de ses aspirations, l'air comprimé dans le poumon et il y répondait à chaque fois par le cri de « Vive Pie IX ! » Soudain, je vis apporter coup sur coup deux brancards sur chacun desquels gisait un officier. Quelle ne fut pas ma douleur quand, m'approchant, je reconnus en eux les Lieutenants Brondois et Niel, ces deux excellents officiers que je venais de quitter au Pincio ?

« Le lieutenant Brondois était littéralement couvert de blessures, son uniforme était en lambeaux et couvert de sang. Heureusement aucune de ses nombreuses blessures ne se trouva être très-grave, mais il souffrait beaucoup, car des débris de pierres, de briques et de ferrailles qui lui étaient entrés dans les chairs envenimaient ses plaies. Le digne officier surmontait héroïquement cette souffrance et il s'oubliait lui-même pour ne penser qu'à deux choses, la douleur qui allait accabler sa jeune femme et l'issue imminente du combat dont on l'avait arracher, mais où toute l'ardeur de son imagination et la véhémence de son dévouement le ramenaient sans cesse. Chaque coup de canon qui reten-

tissait à ses oreilles, faisait vibrer en lui les cordes les plus sensibles du cœur et sans cesse il demandait des nouvelles de la lutte.

« Le bon lieutenant Niel était beaucoup plus affaibli, car il avait déjà perdu beaucoup de sang, mais contre cette faiblesse physique il réagissait avec une énergie morale qui tenait du prodige. J'avais beaucoup connu le cher lieutenant, et connu tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec lui, je lui avais voué une grande affection. Aussi, quand je l'aperçus sanglant, mutilé, livide, mon cœur se serra, dans une poignante angoisse, et en dépit de la violence que j'exerçais sur moi-même, je sentis des larmes me venir aux yeux. Je voulus lui parler : un sanglot étouffa ma voix. Lui, me prit doucement la main et il murmura faiblement mon nom.

« Je commençai à couper avec mille précautions sa botte ensanglantée et bientôt je réussis à mettre la jambe à nu. Quel douloureux spectacle ! La partie supérieure de la jambe gauche pendait inerte, retenue seulement par quelque peu de chair et de cartilage à la partie supérieure d'où s'échappait, par une ortère ouverte un ruisseau de sang. Je me mis aussitôt en mesures de faire des ligatures autour de cette artère et des autres vaisseaux rompus lorsqu'arriva le major Vincenti.

« La vue de son hon ami Niel, aussi gravement blessé fut également pour lui un coup bien terrible et on put voir cette figure de bronze se contracter péniblement sous l'influence de cette émotion subite, mais prompt comme l'éclair, il se raidit contre cette sensibilité qu'il sentait l'envahir, l'ami disparut et il ne resta plus que le chirurgien en face de son *sujet*.

— Allons, allons, dit-il brusquement, et s'adressant plutôt à lui-même qu'à tous ceux qui l'entouraient, pas de sensiblerie ! C'est bien le moment de pleurer ! Voyons, venez me dit-il, nous allons lui couper la jambe.

« En entendant ces paroles, les traits du pauvre blessé se contractèrent et il leva sur le docteur un regard doux mais rempli de douleur. — Sans doute, l'instinct de la conservation, inné dans l'homme, lui avait fait conserver jusqu'au dernier moment un vague espoir ; maintenant, son sort était fixé.

« Alors, il leva les yeux au Ciel et dit avec ferveur : Merçi mon Dieu, de n'avoir demandé de moi que ce sacrifice ! Il me restera une jambe et je pourrai encore être utile à votre sainte cause !

Les bonnes religieuses groupées autour de la ville pleuraient à ce triste spectacle.

De temps en temps, un sanglot comprimé troublait le silence funèbre qui régnait autour du lit de douleur où l'on avait étendu la chère victime.

« On lui demanda s'il voulait et se laisser mettre sous l'influence du chloroforme, il refusa ; mais il supplia qu'on voulût bien lui mettre devant les yeux un Crucifix et un portrait du St. Père. On apporta un grand portrait en pied représentant le pape bénissant. Le doux regard du souverain pontife semblait se fixer sur le blessé qui leva sur lui et sur l'emblème du souvenir un regard d'amour et de résignation. Puis il dit au docteur ; « maintenant vous pouvez travailler. » Le major Vincenti s'était armé de ces terribles instruments de chirurgie dont la seule vue donne le frisson ; il se mit à l'œuvre, froid, impassible, tout à son devoir ; dix minutes après, l'amputation était achevée. Le lieutenant n'avait desserré les lèvres que pour prononcer, de toute la force qui lui restait, ce cri du cœur : vive Pie IX !

« Sur ces entrefaites, madame Brondois, prévenue du sort de

son mari était accourue en toute hâte, traversant, sans hésiter un instant les troupes ennemies et la tourbe ameutée. Chancelant sous l'impression de la douleur et de la crainte, elle se dirigeait vers le lit de son époux.

À la vue de son intrépide compagnon, celui-ci avait violemment refoulé tout sentiment de la douleur, et son visage reflétait un air confiant et serein.—Calmez-vous s'empres-t-il de dire à sa femme, ne craignez rien ; je ne suis pas gravement blessé. Tenez, ajouta-t-il en lui montrant ses bras et sa poitrine où il y avait plusieurs lésions sans gravité, ce n'est que cela ; mais ces petits bobos m'ont donné la fièvre et le docteur m'ordonne du repos et du calme. Il consola et rassura ainsi pendant quelque temps sa courageuse compagne qui bientôt, sur l'ordre du major, se retira pour le laisser au repos dont il avait besoin. Elle était à peine sortie que le lieutenant s'évanouit : l'extrême violence qu'il venait d'exercer sur lui-même avait épuisé ses forces. Mais grâce aux bons soins qui lui furent prodigués et au pansement de l'habile docteur, il revint bientôt au sentiment et entra rapidement dans une voie de guérison complète.»

Tel fut l'émouvant récit de notre ami. Cette anecdote a, certes, beaucoup perdu de son intérêt à passer par notre plume, mais quand nous la recueillîmes de ses lèvres, alors qu'il était encore sous l'impression de ces grandes et tristes scènes, nous partageâmes tous son émotion et plus d'une larme fut essuyée furtivement par la main de nos zouzous, pendant que le narrateur nous faisait assister à ce spectacle tout à la fois sublime et douloureux. Nous n'ajouterons plus que quelques mots, destinés à la consolation des amis de notre cause et de ceux qui s'intéressent au sort de ses défenseurs.

Le lieutenant Brondois guérit parfaitement et assez rapidement de ses blessures et revint en France assez tôt pour prendre une part active à la campagne de France dans les rangs des *Volontaires de l'Ouest*, les zouaves pontificaux français, où ses bons services lui firent acquérir le grade de capitaine.

Le bon lieutenant Niel fut aussi ramené en France par le digne aumônier français Mgr. Daniel, et il se rétablit assez bien et assez rapidement pour pouvoir se rendre encore utile dans ce même régiment des *Volontaires de l'Ouest*, dont il devint le capitaine trésorier.

Le zouave Claudot également guéri, revint aussi rejoindre ses camarades vers la fin de la campagne.

Le sergent Crombé lui-même, guérit de sa dangereuse blessure. Il se rétablit plus lentement, mais voulut, après l'armistice, venir revoir ses anciens compagnons d'armes à Rennes.

Tous s'estiment heureux d'avoir versé de leur sang pour la plus sainte des causes et quand viendront des jours meilleurs, ils seront les premiers à reprendre les armes pour Dieu et son Eglise au vieux cri de

Vive Pie IX !

EPISODE DE LA GUERRE DE CASTELFIDARDO.

Il est au fond de la Bretagne, sur le penchant d'une colline qui baigne son pied verdoyant dans les eaux de la Loire, un antique castel dont le front crénelé se cache dans les rameaux touffus d'un bosquet séculaire. C'était là qu'autrefois deux enfants, issus d'une illustre famille, croissaient purs comme des lys sous la douce tutelle d'un père qu'ils chérissaient de toute leur âme ; celui-ci ne trouvait de plaisir et de consolation que dans l'amour et la sollicitude pour ces deux jeunes cœurs dont les belles qualités répondaient si bien à son affection paternelle. Loin du bruit du grand monde et de ses exigences, vivant la vie des châteaux, sans

pompe et sans éclat, au sein d'une belle fortune, cette famille goûtait des jours de bonheur et de paix dans le Seigneur. Mais, hélas ! l'homme n'a point ici-bas de félicité durable ! Sitôt qu'il approche de ses lèvres avides la coupe d'un bonheur pur et sans mélange, le vase enchanteur se brise, l'illusion se dissipe, et souvent le cœur déçu se remplit de tristesse et de larmes. La mort vint frapper le père. Il mourut résigné, consacrant à la mère des douleurs ses enfants désolés, et leur enseignant de son lit de mort le sentier qu'ils devaient suivre pour aller sans s'égarer à Dieu.

Les deux orphelins, livrés à la vie, sans autre protection que leur faiblesse, sans autre appui qu'un modeste héritage, s'attachèrent davantage l'un à l'autre et mirent en Dieu tout leur espoir. Albert avait alors douze ans. Vif, intelligent, doux et impressionnable, c'était un de ces caractères qui glissent aussi facilement sur la pente du mal qu'un bon conseil les en retire. Il lui fallait donc pour appui, un cœur charitable, un modèle de vertu, de candeur et de piété. Telle était sa sœur : une âme que tout le monde admire et que le ciel se plaît à combler de ses dons. Douée d'une âme forte, loyale et généreuse, elle possédait encore, sous des dehors aussi riant qu'ils étaient simples et modestes, toutes les grâces de la jeunesse ; un esprit brillant et une estimable science bien qu'elle n'eût que dix-sept ans. Au moment de mourir et alors qu'il donna une dernière bénédiction à ses enfants, le vieux comte avait dit à Albert, en suspendant à son cou une petite statue de Marie Immaculée. « Conserve toujours avec respect ce sacré talisman que je te donne, il te portera bonheur. » Puis à Yvonne. « Ma fille veux-tu que je n'emporte aucun regret dans ma tombe ?... Les pauvres enfants, agenouillés tout tremblant au chevet de leur père, éclatèrent en sanglots. « Eh bien ! par ces larmes, par cette image de Marie Immaculée que je recueillis sur les lèvres de votre mère expirante, dis-moi Yvonne, que tu seras, désormais la consolatrice et la gardienne vigilante de ton jeune frère ; dites-moi que, tous deux, suivant la voie du devoir et de l'honneur, vous marcherez courageusement et toujours vers le séjour des joies célestes où je vais vous attendre auprès de votre mère. » Et le vieillard expira.

Dès lors, éclairée par son angélique piété, la jeune fille envisagea sans illusion toute l'étendue de la charge qui lui incombait. Elle craignit d'abord ; mais comptant sur les secours de la divine providence, elle entreprit sa tâche avec un courage et une ardeur plus que maternelle. Former le cœur de son petit frère par les avis et les conseils qu'elle puisait à la source de l'amour divin qui inondait son âme, développer l'intelligence de son cher pupille et éclairer son esprit par les lumières de ses connaissances, telle était son occupation journalière, celle qui primait toutes les autres ; aussi tant de bonté, de prévoyance et de sollicitude lui méritèrent une confiance sans borne de celui qui en était l'objet.

Plusieurs années se passèrent ainsi. Albert avait grandi. Ses études étaient terminées, il se disposait à entrer dans le monde. Yvonne touchait en même temps à la fin de son œuvre. Mais un si noble dévouement ne devait pas rester sans récompense. Le ciel de son côté préparait à la généreuse fille le digne prix de ses peines. Depuis quelques mois, elle entendait dans le fond de son âme une voix mystérieuse, lui parler de la solitude, de la paix qu'on y goûte, des délices que Dieu y prodigue chaque jour à ses chastes épouses.

Bientôt l'idée de quitter le monde occupa sa pensée toute entière, et cependant, malgré tout ce que le dessein avait de caressant pour son cœur, elle en avait peur, elle hésitait à la pensée de quitter son frère, de l'abandonner seul sur le chemin de la vie. Enfin après plusieurs jours de supplications et de larmes, un matin elle se lève, et sans dire à son frère un adieu qu'elle pressentait ne pouvoir supporter, elle va frapper à la porte d'un monastère voisin pour y consacrer la fleur de sa jeunesse au service des pauvres, des infirmes et des blessés.

Voilà donc Albert seul dans le monde. Il s'en désola d'abord. Sa sœur l'avait bien prévu ; elle priait Dieu de verser sur son cœur affligé, le baume de la consolation ;—Hélas ! les joies mondaines étouffent vite les regrets dans le cœur ! Il ne s'en console que trop !—Par son affabilité, son esprit, ses talents et le prestige de

son nom, il ne tarde pas à gagner l'estime et la considération du monde. Bientôt les amis vinrent, et l'entourèrent en grand nombre. Mais, par malheur, c'était de ces caractères qui, sous le rapport de la morale, n'ont rien à perdre, tout à gagner ; à qui la conscience n'est rien, les satisfactions leurs idoles, et pour qui la flatterie coûte peu. Le jeune homme se laissa encenser ; il devint aveugle et finit par succomber.

Séduit, entraîné par ces compagnons qui comme lui, étaient étudiants, mais étudiants de Paris, il s'en alla avec eux dans la grande cité. Là, entouré de toutes les séductions d'un pauvre cœur à vingt ans, il perdit peu à peu les beaux sentiments de sa première jeunesse et dans ce triste naufrage tout sombra jusqu'au doux nom de sa sœur.

Cependant celle qui avait veillé comme une bonne mère sur ses jeunes années, qui l'avait entouré de tant de sollicitude et qui l'avait aimé jusqu'à se sacrifier pour la conservation de son cœur, l'aimait trop pour n'en pas faire son éternel bandeau, l'objet de ses plus chères préoccupations. Elle l'avait vu s'éloigner avec un amer regret, et le silence qu'il gardait depuis son départ, augmentait son anxiété. A chaque jour, à chaque heure elle s'immolait pour son frère. Quelques fois même, dans le calme de la nuit, prosternée devant la Victime adorable, sur les dalles glacées du sanctuaire, elle pleurait, elle priait Dieu de se souvenir d'Albert, de le détourner du mal, de le soutenir dans le sentier de la vertu et dans l'amour du bien.

Les circonstances vinrent tout à coup changer le cœur d'Albert. On était à l'époque de 1860 où le monde catholique tressaillait au long cri de douleur de l'Auguste Pontife, qui voyait ses paisibles provinces envahies par une troupe d'agitateurs, d'hommes soudoyés. Ceux-ci sous le masque d'un droit, soulevaient les masses contre le Saint-Siège, fomentaient les séditions ouvraient ainsi une voie facile, et préparaient le triomphe aux troupes du roi galant,—homme dont le front noirci des foudres du Vatican allait se stigmatiser encore d'un nouveau crime, d'une nouvelle lâcheté, en ravissant à l'Eglise une autre partie de son domaine temporel, les Marches et l'Ombric.

La France malgré la honteuse ineptie de son indigne monarque paya généreusement son tribut de fidélité à la barque de Pierre.

Elle vit alors avec orgueil ses enfants les plus vaillants et les plus généreux quitter les rivages de leur patrie pour aller à Rome conquérir un éternel honneur, en se dévouant pour la Royauté du Christ ; comme les croisés leurs pères se dévouèrent pour la défense de son Sépulcre.

Un tel dévouement contre un si noir attentat toucha l'âme d'Albert. Il se convertit et résolut de courir se ranger sous les drapeaux de l'Eglise afin d'y racheter son passé et de donner à Dieu par cette acte, un témoignage éclatant de son amour et de sa reconnaissance.

Quelques minutes avant son départ, il annonçait à sa sœur le dessin qu'il venait de former en ces termes : « Ma chère Sœur.—Après 8 ans d'un cruel silence, je viens me jeter à tes genoux et te demander le pardon de l'oubli que j'ai fait de toi, douce Yvone : C'est une faute que je regrette autant que mes égarements ; et c'est pour expier ma mauvaise conduite et participer à la Sauvegarde de l'honneur de la Chrétienté que je vais me ranger sous l'épée de Lamoricière. Adieu, je pars dans un quart d'heure. Bénis le Seigneur qui m'accorde ce bienfait et prie Dieu pour ton Albert. »

Cette lettre se rendit au monastère d'Yvone ; mais celle-ci ne la reçut pas. Elle était partie elle-même pour Rome avec quelques unes de ses compagnes, après avoir obtenu la faveur de suivre l'armée de Pie IX sur les champs de bataille. Ces nobles filles après un court séjour dans la ville éternelle avaient été envoyées à Lorette où elles entraient au moment même que le nouveau croisé consacrait aux genoux du St. Père sa vie, sa vaillance et sa foi.

Cependant 45,000 piémontais, sans déclaration de guerre, avaient envahi le territoire Pontifical et marchaient sur Ancône. A cette invasion subite et imprevue d'une armée forte et bien munie, Lamoricière d'un seul coup d'œil a calculé les chances d'un combat : « Qu'importe le nombre dit-il a sa poignée de braves !

Allons avec confiance, notre sang du moins germera, et l'honneur de l'Eglise sera sauvé ! »

Ils partent les nouveaux Machabées, marchant le front calme, l'âme fière et le cœur rempli d'une force de lion. Le soir du 16 septembre, l'héroïque phalange entre dans Lorette, en chassant devant elle une troupe de chevaux légers piémontais qui descendent à toute bride, la rampe opposée de la colline, dans la demie obscurité du crépuscule. C'était la veille du combat. Le lendemain, les feux de l'aurore éclairaient un grand spectacle. Des fourmillières s'agitaient sur les hauteurs de Castelfidardo ; et les flammes bleues des chevaux lanciers ennemis flottaient çà et là dans la plaine. Mais dans la petite ville de Lorette quelle scène sublime et consolante ! La petite armée de Lamoricière, le front tourné vers la Sancta-Casa, s'inclinait pour recevoir une dernière bénédiction et voler ensuite au combat, au martyre, à la mort.

Bientôt la lutte s'engage, elle est longue, terrible et saignante. Pas un des soldats du Christ qui ne se couvre de gloire ! Albert commis à la garde du drapeau, semble n'avoir plus rien qui le rattache à la vie. Tout pâle, tout haletant, et tout ensanglanté, il brave la mort et se bat comme un tigre. Le porte-drapeau en tombant lui remet la bannière, il la saisit avec ardeur et tombe à son tour, le flanc ouvert d'une large blessure et l'œil droit emporté par le fer ennemi. « Vive Pie IX ! s'écrient les défenseurs de l'étendard sacré. » « En avant ! continue M. de Charette, en arborant de nouveau la bannière. En avant ! Dieu est avec nous ! » et ils courent d'assaut en assaut sans donner de trêve aux forces décuplées qui les écrasent. Mais le soir, hélas ! presque tous manquaient à l'appel. Vaincus sur la terre, ils étaient allés chercher aux cieux dans la gloire immortelle, le triomphe que Dieu réserve au héros, au martyr. Grâce au zèle infatigable et au noble dévouement des humbles filles de Saint Vincent de Paul que l'on voyait çà et là, pendant la mêlée, mépriser le danger, courir à travers les boulets, le fer et la flamme pour porter secours aux blessés et recevoir pour leurs mères le dernier soupir des mourants, Albert avait été transporté à la Sancta-Casa. Il en éprouvait une joie qu'il ne pouvait contenir. « Je bénis Dieu, disait-il à la sœur de Charité, qui pensait ses blessures, je bénis Dieu de m'accorder la même grâce qu'il a accordée aux confesseurs de la foi, et je ne sais comment je pourrais le remercier de cette faveur ; car plus heureux que ces martyrs, je m'endormirai doucement dans la maison de Marie ici-bas pour m'éveiller dans sa demeure céleste et dans les bras de Jésus et de Joseph : » En disant ces mots, il tenait son regard terni par la souffrance, attaché à l'autel de la madone ; une joie ineffable rayonnait sur son visage, il semblait insensible à ses douleurs.

Après un instant de calme, un mouvement convulsif annonça qu'il était rentré en pleine possession de son mal. « Mon Dieu que je souffre, » dit-il en soupirant. Mais reprenant aussitôt courage, et baisant avec amour les plaies sacrées de Jésus, il ajoute : « Pardon mon Dieu ! acceptez cela pour vos enfants rebelles et pour mes bourreaux. » Puis se tournant vers la jeune vierge qui veillait près de lui : « Sœur, dit-il, je me sens mourir, priez ! je ne crains pas la mort. Car mourir pour Jésus, que d'espoir ! que de douceur ! je reverrai mon père, ma mère ! ils baiseron mes plaies glorieuses. Dieu sourira à notre félicité : elle sera éternelle ! Ah ! je sens déjà mon bonheur ! cependant une pensée me chagrine ! je l'emporterai dans la tombe ! Sous le ciel aimé de ma Bretagne, je laisse une sœur qui va bien pleurer quand elle saura ma mort ! Orphelins tous les deux, elle m'aimait par-dessus tout, elle s'est immolée au Seigneur pour le salut de mon âme ; comme vous, elle a consacré sa vie au soulagement de l'infortune. Quand vous aurez recueilli mon dernier soupir, remettez lui cette petite statue de Marie Immaculée dont elle connaît l'histoire, et dites lui que son Albert en mourant n'a ressenti que la douleur qui devait la frapper..... A ce nom bien-aimé, à la vue de l'effigie sacrée qui lui rappelait tant de souvenir, la pauvre fille soudain reconnut son frère.....

« Albert ! Albert ! s'écrie-t-elle tout éperdue, et écartant les voiles qui dérobaient son visage, est-ce bien toi que je retrouve ainsi tout étioilé dans les bras de la mort Oh ! regarde-moi encore pauvre fleur mourante ! C'est ton Yvone qui t'en

supplie;» et elle arrosait de larmes brûlantes les mains glacées du mourant. Une dernière fois l'œil cave du Zouave s'entrouvrit, il retint sur ses lèvres son âme expirante et murmura : « Yvone... je t'aime, un jour au ciel..... Adieu. »

Le sourire des élus se peignit sur ses traits. Albert n'était plus !.....

Un mois plus tard, les chastes filles de St. Vincent de Paul, couvraient de fleurs la tombe d'une de leurs compagnes bien-aimées.

L'âme d'Yvone avait reçu de la main de son divin époux la couronne de vie et la palme des vierges. Maintenant elle chante avec ceux qu'elle a aimés sur la terre un éternel hozanna.

ECHOS DE ROME,

Les Français ne soupçonnent certainement pas la manière dont ils sont traités par les sectaires. S'ils le soupçonnaient, peut-être ne rencontrerait-on pas tant de sympathie parmi eux pour l'Italie. Les journaux prétréphobes eux-mêmes auraient quelque honte de patronner des gens qui se déchainent de la sorte contre des compatriotes inoffensifs. Voici comment s'exprime un journal (*la Capitale*) à propos des pèlerins français :

« Quand on songe que les clérinaux de Rome sont les alliés de ces brigands qui veulent mettre à feu et à sang l'Italie, on a de la peine à maîtriser son indignation. Ces gens-là n'ont ni cœur, ni intelligence ; abrutis par l'ignorance (1), par la superstition (1), par l'intérêt (?), ils ont perdu jusqu'au caractère d'hommes. Misérables qui renient la patrie, la nationalité, la liberté, la civilisation, ils ne méritent pas de faire partie de la société humaine ; et nous ne savons pas si les animaux eux-mêmes les accueilleraient dans leur sein, car, en définitive, les bêtes aiment et défendent leurs tanières contre les envahisseurs. »

C'est de la folie furieuse, et en ce sens peut-être faut-il accorder quelque indulgence à ceux qui laissent aller leur plume à de tels excès. Mais que dire d'un gouvernement qui tolère un pareil langage ?

Le Saint-Père a admis à l'audience les élèves de l'institut musical de San Salvatore in Lauro.

Cet institut musical a pour but de seconder les efforts des principaux maîtres de chapelle de Rome dans l'exécution des morceaux de musique et des messes solennelles. Il date de 1869 et c'est à l'infatigable frère Vincenzo qu'on doit sa prospérité actuelle.

Mais, pour organiser cet institut, il fallait une main généreuse qui put subvenir aux frais. Comme il s'agissait de favoriser les beaux-arts, cette âme généreuse à qui rien n'échappe a été Pie IX. Le grand protecteur et bienfaiteur de l'œuvre est donc, comme toujours, le Souverain-Pontife dont le nom auguste figure partout où il y a du bien à faire, mais particulièrement là où il s'agit de favoriser la religion et les beaux arts.

La présidence de cet institut appartient à Son Excellence Mgr Ricci, maître de chambre de Sa Sainteté.

L'audience accordée aux élèves de cette école a eu lieu dans la salle du consistoire. Le but principal était de remercier le Saint-Père à l'occasion des récompenses qui ont été distribuées aux élèves samedi dernier par ordre de Pie IX, afin de les encourager de plus en plus dans la culture de l'art musical.

Ces élèves étaient accompagnés du frère Romualdo, directeur de la maison des frères des écoles chrétiennes de San Salvatore in Lauro, du frère Vincenzo, chargé de la direction musicale et qui s'acquitte avec tant de zèle et de succès de sa mission. Il y avait, en outre, la commission spéciale composée des trois illustres maîtres de chapelle : MM. Capocci, Meluzzi, et Battaglia.

Le Saint-Père est entré dans la salle où l'assistance se trouvait réunie, entouré de plusieurs prélats de sa cour, le visage rayonnant de santé et disant de la manière la plus enjouée en se tournant vers les élèves : *Laudate Dominum in tympano et choro, laudate eum in chordis et organo, laudate eum in cymbalis benesonantibus...*

A peine le Saint-Père s'est-il assis sur son trône, deux jeunes élèves ont chanté d'une manière ravissante un beau duo du pro-

fesseur Pisani, intitulé : *Omaggio a Roma catholica*. Le Saint-Père a exprimé sa plus vive satisfaction pour la beauté du motif et de l'exécution. Aussitôt après, le chœur composé d'une quarantaine d'élèves a exécuté le magnifique morceau de Rossini, *la Carità*. Dans ce chœur, un solo chanté par le jeune Vincentini Vincenzo a émerveillé le Saint-Père et tout le noble auditoire.

Enfin un remerciement en dialogue chanté, ingénieuse composition du frère Constantino, et dont chaque phrase commençait par une note de l'octave musicale, a été aussi admirablement exécuté.

Pendant l'exécution de ces divers morceaux, le Saint-Père ne cessait de témoigner sa grande satisfaction, qu'il exprima de vive voix quand tout fut terminé.

Sa Sainteté a admis ensuite les maîtres et les élèves au baise-ment du pied, distribuant à tout le monde une belle médaille d'argent et disant une parole aimable à chacun.

Vous n'avez certainement pas oublié la messe mensuelle instituée à San Lorenzo in Lucina pour le prolongement des jours du Saint-Père, à l'autel de la célèbre image de Notre-Dame de la Santé.

Cette cérémonie a eu lieu le 12 Août, et comme de coutume, l'église était entièrement pleine. Cette cérémonie est devenue extraordinairement populaire. On y vient de tous les points de Rome, e, quoique un très grand nombre de Romains soient actuellement à la campagne, l'église était absolument comble. A l'élévation, un chœur vraiment remarquable a chanté le motet *Oremus pro Pontifice nostro Pio* dont la musique a été composée par feu le R. P. Di Pietro, jésuite. La jubilation des fidèles était peinte sur tous les visages. Les intrus seuls n'étaient pas contents. Il faut pourtant qu'ils renoncent à arracher du cœur du peupleromain la foi catholique et l'amour envers son Pontife et son Roi.

Mgr. Samminiattelli, successeur de Mgr. de Mérode, a été consacré archevêque de Thyane. Ce siège *in partibus* est situé dans la Cappadocie, pays de L'asi-Mineure voisin de l'Arménie.

On dit à propos de ce jeune successeur de Mgr. de Mérode qu'il avait d'abord choisi le titre de Lépante et que ce titre lui avait été refusé. Ceci est vrai ; mais il n'est pas exact que le gouvernement hellénique *actuel* ait fait des observations à l'égard des titres d'évêchés anciens, appartenant aujourd'hui au royaume de Grèce.

Ces observations ont été présentées, il y a plusieurs années, par Othon de Bavière, qui était roi des Grecs, et le Saint-Siège les avait appréciées, parce qu'en effet ce royaume, n'étant plus sous la domination de la Turquie, ne pouvait être considéré comme pays infidèle.

Le pape avait d'ailleurs pris l'initiative de retirer de la hiérarchie catholique les titres grecs *in partibus* en créant cardinal Mgr. Falcinelli. En effet, ce dernier prélat abandonnant par le fait de son élévation à la pourpre, le titre d'Athènes, Pie IX avait ordonné sans qu'on supprimât désormais ce titre, et qu'à l'avenir on retirât de la hiérarchie les titres grecs à mesure que s'éteindraient les titulaires ; car il ne faut pas oublier que la hiérarchie catholique existe dans le royaume de Grèce, qui compte un archevêque métropolitain et cinq évêques suffragants.

Il y a encore des hommages et les démonstrations d'affectueux respect envers le Saint-Père, envers les dignitaires ecclésiastiques et envers d'illustres défenseurs de la cause catholique.

A ce propos, je n'omettrai pas de dire que, parallèlement à l'action des Romains dans les œuvres de charité chrétienne, s'exerce l'action non moins noble et tout aussi énergique des Romaines.

C'est ce qui ressort de la visite faite, pas plus tard que le 20 Août, auprès du Saint-Père, des hommes et des dames de la commission chargée de l'œuvre contre la profanation adesi-manches et fêtes.

La commission avait à sa tête le président de cette œuvre spéciale, M. le comte Adolphe Pianciani, garde-noble de Sa Sainteté et frère de l'ex-syndic de Rome de sinistre mémoire. Aux

trente hommes et aux trente dames, des trente comités, s'étaient joints des représentants de toutes les autres associations catholiques de Rome.

Le président, s'étant prosterné au pied du trône, a lu au Pape une adresse où était exprimé le désir de lui présenter les signatures des Romains protestant contre les scandales public du travail pendant les jours de fête. Il exprimait également l'espoir que le cœur du Souverain Pontife, abreuvé de tant d'amertumes, recevrait quelque soulagement de cette protestation des Romains demeurés inébranlablement attachés à la foi et à la piété de leurs pères, et il finissait en demandant pour la section qu'il représente la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ.

Une nouvelle douleur a frappé le clergé romain dans la personne de Mgr. dom Félice Giannelli, mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Ce vénérable prélat était hymnographe de la Sacrée Congrégation des Rites, bénéficiaire du chapitre du Vatican et camérier d'honneur de Notre Saint-Père le Pape. La science sacrée fait en lui une perte considérable.

Petites Nouvelles.

MM. Adolphe Blondin et Enoch Loranger, anciens zouaves, viennent d'entrer dans l'état ecclésiastique.

M. Epiphane Dussault, ancien sergt. aux Z. P., a reçu l'ordre sacré du diaconat, dimanche, le 20 courant, aux Trois-Rivières.

Notre ancien Colonel, Papa Allet, n'est pas plus aimé, paraît-il, des fanatiques protestants de la Suisse, que des révolutionnaires Italiens. Dans le mois d'Avril dernier, la radicaille suisse l'a honoré, de huées de sifflets à Sierre et à Sion; puis quelques jours après on s'est porté aux actes de la plus grossière insulte en jetant sur sa maison des pots de peinture noire et de sales ordures.

Les Garibaldiens n'auraient pas fait mieux.

UN BEAU MOT.—Le Père Théner, ex-Préfet des Archives du Vatican qui vient de mourir à Civitta Vecchia, était à l'époque du Concile accusé devant Sa Sainteté de Joséphisme; le savant Oratorien était en effet d'un fanatisme trop connu pour ses tendances germaniques. Après avoir attendu les accusations, Pie IX répliqua avec sa douceur et sa finesse que nous lui connaissons tous: « Nous devons pardonner beaucoup aux savants; leurs têtes se remplissent de tant de connaissances, qu'ils sont obligés de mettre le bon sens dehors pour faire de la place. »

Naissances.

A St. Hyacinthe, le 3 septembre courant, M. E. H. Riher, ancien sergent aux Zouaves Pontificaux, et vice-président pour la section de Saint-Hyacinthe, est devenu père d'un fils.

A Mon réal, le 5 août, M. Léon Décarl, ancien caporal aux Zouaves Pontificaux, est devenu père d'un fils.

Mariages.

A Kamouraska, le 29 juillet, M. Florion Lebel, ancien Zouave pontifical, à Mlle M. E. Desjardins.

A Saint-Vincent de Paul, M. Jésus, M. Edouard Leblanc, ancien caporal aux Zouaves Pontificaux, à Mlle Elodie Quevillon.

Décès.

A Ottawa, le 12 septembre courant, à l'âge de trois mois, Louis-Joseph Damase, enfant de M. F. J. D. Ricard, ancien sergent aux Zouaves Pontificaux.

HILAIRE THÉRIEN

GRANDE MANUFACTURE DE

CAROSSES ET VOITURES EN TOUT GENRE

RIVIERE DU LOUP, (en haut).

ANNONCES.

Manufactures françaises d'ornements d'église
220, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

DEPOT

RUE NOTRE-DAME, 220

MONTREAL

MAISON

MAISON

COULAZOU & CIE C. CHAMPIGNEULLE

DE MONTPELLIER

DE BAR LE DUC

ORNEMENTS D'EGLISE STATUES, VITRAUX

Succursales des deux Maisons, Lyon, Paris, Metz, Bruxelles
Londres et Montréal.

Médailles d'or 1ère classe pour les broderies bronze et orfèvreries d'église aux expositions de Marseille, Montpellier et Nîmes. Pour les vitraux et statues religieuses grandes médailles d'excellence aux expositions universelles de Paris, Londres Dublin et Saragosse, médailles d'or aux expositions des beaux arts Paris et Bruxelles, Grand prix d'honneur pour les vitraux d'église, Rome 1870, 1er prix pour la statuaria religieuse Rome 1870.

Nous avons l'honneur d'informer Messieurs les ecclésiastiques que nous venons de fonder à Montréal, Rue Notre-Dame, 220, un dépôt d'ornements et d'orfèvreries d'Eglises fabriquées dans nos ateliers de Lyon et de Paris.

Nous aurons aussi le dépôt des statues religieuses et des vitraux artistiques de la Maison Champigneulle qui a obtenu les plus hautes récompenses aux expositions universelles et notamment de l'exposition de Rome pendant le Concile.

Messieurs les curés et les communautés religieuses qui voudront bien nous faire l'honneur d'une visite obtiendront chez nous aux conditions des prix de fabrique les modèles les plus nouveaux et du meilleur goût.

Nous arrivons en Canada sous les meilleurs auspices et avec de nombreuses lettres de recommandation de N.N. S.S., les Evêques de France avec lesquels nous sommes en relations depuis longues années, nous nous bornerons à citer celle que S. G. Monseigneur de Montpellier a bien voulu nous remettre avant notre départ.

François Marie, Anatole De Roverlé De Cabrières, par la miséricorde divine et la grâce du St. Siège apostolique, év. que de Montpellier.

Certifions que la Maison COULAZOU et Cie., dont le siège principal est établi à Montpellier depuis 40 ans est très honorablement connue de Nous, de tout notre clergé et du clergé des diocèses environnants qu'elle a constamment fourni notre cathédrale et la plupart de nos paroisses de tous les objets relatifs au culte, à la satisfaction générale. Nous recommandons tout particulièrement cette maison aux membres du clergé américain. Nous sommes persuadés qu'elle justifiera pleinement la confiance qu'on voudra bien lui accorder.

† F. M. ANATOLE, Evêque de Montpellier,
Montpellier, le 24 avril 1874.

† F. M. ANATOLE, Evêque de Montpellier.

Nous soussigné, attestons que la présente lettre est authentique, et que la signature ci-dessus est vraiment celle de Mgr. l'Evêque de Montpellier.

† IGNACE Ev. de Montréal.

Montréal, 11 Juin 1874.

Envoyé sur demande de dessins modèles, photographies ou en nature au choix.

Toutes les demandes devront être adressées à M. R. Beullac, Directeur-Gérant des manufactures françaises d'ornements d'église.

220, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Montréal, 18 Juin 1874.

ANNONCES.

GUSTAVE A. DROLET
AVOCAT

No. 41,—RUE ST. VINCENT,—No. 41.
MONTREAL.

THOMAS CORRIVEAU
AVOCAT

LAMBTON, ONT.

P. U. DUPRAT
AVOCAT

MONTREAL.

J. P. MARION
NOTAIRE

170½, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Agent d'Assurance sur la Vie—Boîte 230½, P. O.

HENRI DESJARDINS
MEDECIN

45, RUE ST. ANTOINE, MONTREAL.

E. H. RICHER
LIBRAIRE

RUE CASCADES, ST. HYACINTHE

On trouve à cet établissement toute espèce de Livres de Prières, d'Ecole, d'Histoire, de Littérature, etc. Papiers de tous formats, Enveloppes, Gravures, Statuettes, Chapelets, Médailles, etc.
Tapisseries, Fournitures de Bureaux, Livres blancs et une grande variété d'articles de fantaisie.

Une visite est respectueusement sollicitée.

E. H. RICHER.

G. E. PANNETON

Marchand de

VINS, LIQUEURS, EPICERIES, CIGARES, ETC.

EN GROS ET EN DETAIL

Place Lavaltrie, en face du Marché

JOLIETTE.

N. RENAUD ET CIE.

MARCHANDS DE FARINE, GRAINS ET PROVISIONS

34, RUE DES ENFANTS TROUVÉS

MONTREAL.

GASPARD BOURGEOIS

MARCHAND-EPICIER

Encoignure des Rues Ste. Catherine et Seaton

MONTREAL.

ANNONCES.

No. 449, RUE NOTRE-DAME, No. 449

(PARTIE OUEST)

MONTREAL

C. E. PARISEAU

MANUFACTURIER ET-MARCHAND DE

MEUBLES POUR SALON, SALLE A DINER

ET

CHAMBRE A COUCHER

De toutes formes et de tous prix, tels que

COUCHETTES,

MATELAS A RESSORTS,

CHAISES,

MATELAS EN CRIN,

SOFAS,

OREILLERS,

TABLES

ETC., ETC.

EN GROS ET EN DETAIL

AINSI QUE

Assortiment Considérable de Couchettes Anglaises en Fer

DE DIFFERENTS PATRONS

Toutes Commandes qu'on voudra bien lui confier seront
exécutées avec promptitude et dans les
derniers goûts.

N. J. PINAULT

DOCTEUR EN MEDECINE

RUE SAINT GERMAIN

RIMOUSKI.

J. A. BEDARD

MARCHAND-EPICIER

VINS, LIQUEURS ET VAISSELLES

à des prix très modérés

RUE DES FORGES, TROIS-RIVIERES.

ELIE D. BRUNELLE

Ancien Zouave Pontifical

DE LA SOCIÉTÉ « BRUNELLE ET BOULANGER »

Invite le public du Comté de Rimouski à visiter son établissement, où il offre en vente à des prix à défier toute compétition un assortiment des mieux choisis de Marchandises sèches et de Groceries.

VILLE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.